

LETTRE DE L'INDE.

CONSTRUCTION D'UNE ÉGLISE CATHOLIQUE.—LE ROI DE MYSORE ET LES MISSIONNAIRES.—LEUR RECEPTION AU PALAIS.—CURIEUX INCIDENTS DE L'ENTREVUE.

Mysore, janvier 1843.

Enfin notre cathédrale de Mysore est terminée : le seul vrai Dieu a donc aussi son temple et ses autels dans la capitale de ce royaume. Que Dieu est inépuisable dans ses ressources, et qu'il est doux de se jeter avec confiance dans son sein paternel ! Quand, il y a cinq ans, Mgr. Beauclaire et moi, nous fîmes le projet de relever notre sainte religion de l'obscurité où elle gisait ici, je vous avoue que le sourire de la bonne Sara m'échappait en voyant les vastes plans de mon ami. Quoi ! sans avoir une cache en main, sans pouvoir se flatter de rien obtenir de notre congrégation, je le voyais tracer un devis qui montait à 10,000 fr. La prudence humaine légitimait mes doutes ; mais l'espérance divine, qui dirigeait les entreprises de ce bon ami, lui donna la confiance de commencer avec la certitude de terminer ce bel édifice. Le succès a prouvé que son projet était *dilectus Deo et hominibus*. Les moyens nous sont arrivés par les voies les plus extraordinaires : ce sont les protestants de toutes les classes, ce sont les gentils des rangs les plus élevés qui sont venus polir et placer les pierres de ce sanctuaire d'un Dieu étranger et inconnu pour eux. Que dis-je ? un Parsi, adorateur du feu, est venu dernièrement nous gratifier de deux cloches passables, présent bien précieux, comme le savez, dans ce pays où il est si difficile de se procurer ces sortes d'objets. Mais ne voulant pas vous fatiguer du minutieux détail de mes petites bonnes fortunes, je passe sur quelques anecdotes.....

Il ne manquait plus qu'une chose pour rendre ma joie parfaite, c'était de pouvoir aller témoigner ma reconnaissance au bon roi qui a contribué si généreusement à la construction de cette église. J'attendais avec impatience les objets que je vous avais demandés ; cette fois-ci j'aurais eu honte de paraître devant lui les mains vides. Dieu ne me refusa pas cette consolation, car huit jours après je reçus le portrait et l'autre présent. Je fus extrêmement désappointé de recevoir une chétive peinture au lieu d'une statue incluse dans un carré de cristal ou de verre, et voyant que ce portrait n'était pas présentable à Sa Majesté, Mgr. Beauclaire et moi nous l'offrîmes au ministre, notre bon protecteur, qui le reçut, je ne puis dire avec admiration, mais avec intérêt et comme une marque du désir que nous avions de lui témoigner notre gratitude. Dès ce moment il nous proposa de nous conduire au palais ; mais nous le remercîâmes, préférant attendre un peu plus tard. Quelques jours après, le roi envoya du palais une voiture avec deux chevaux blancs pour me chercher. Ce jour étant un jour de dévotion, n'était pas un jour d'audience ; aussi ne trouvai-je pas le roi dans la salle où je l'avais visité l'an dernier, mais sur un belvédère dans l'intérieur du palais. Il était au milieu des brahmes, occupé à lire ou à faire lire du Romains, le front bien couvert de cendres et orné de deux pottons, car vous savez qu'il adore à peu près tous les dieux ; un jour il prend les marques de Siva, et l'autre celles de Vishnou, ou les porte toutes deux ensemble. En raison de la fête, on me recommanda de ne faire que des saluts, sans lui donner la main. Hélas ! Sa Majesté aurait perdu tout le mérite de la solennité, et aurait été obligée d'aller se baigner avant de pouvoir approcher de ses très purs chapelains, sottises que les brahmes lui font observer rigoureusement. Le roi paraît assez libre sur cet article ; quand je le vis l'année dernière, ce fut lui qui me prit la main que je ne lui présentais pas.

Après les premiers compliments, il me demanda de vos nouvelles. O que j'eusse été heureux d'avoir en main une lettre de vous à lui présenter ! Je fus réduit à lui offrir vos souhaits consignés dans le seul petit billet que la faiblesse de votre vue, et le tremblement de votre main vous avaient permis d'écrire. Il accepta vos vœux et agréa ces excuses ; ensuite il m'ordonna de vous écrire sans retard pour vous présenter ses plus affectueux souvenirs. Enfin, après avoir rappelé les bienfaits de Sa Majesté pour mon église, je lui présentai la paire de lunettes que vous m'aviez envoyée, comme une faible marque de ma gratitude. Après plusieurs essais, le roi en fut très-satisfait et me pria de lui en faire venir une paire en or dont il paierait le prix : il restait à expliquer pourquoi son portrait tel que je l'avais demandé, et tel qu'il l'attendait lui-même, n'était pas arrivé. Pour lui faire comprendre le genre, j'avais emporté avec moi une petite statue de Marie enfermée dans une pièce de cristal très bien taillée. Frappé de cette nouveauté, le roi la saisit aussitôt de mes mains, et après avoir admiré l'ouvrage et cherché à

découvrir l'ouverture par laquelle on avait fait entrer la statue, il me demanda qui était cette mère et cet enfant. Je n'eus pas besoin de lui en donner l'explication : son ministre lui-même expliqua que c'était la Vierge Marie, l'enfant le fils de Dieu incarné : il dit qu'étant devenu homme, il était mort sur une croix, pareille à celle qui surmontait l'encadrement ; qu'après avoir opéré une foule de miracles, il avait été mis à mort par ses ennemis, mais qu'il était ressuscité. Derrière moi se trouvait mon ami, ce Parsi que j'avais trouvé sortant du palais à mon arrivée, mais il avait rebroussé chemin, et était revenu sans que je m'en fusse aperçu ; lui aussi vint ajouter en indoustan de nouveaux détails sur notre Sauveur et sa mère. Le roi me dit : Voulez-vous me la donner ? Je parus éprouver quelque répugnance ; aussitôt il me dit : Votre Dieu est le mien, je mettrai cette image dans ma chambre ; alors je consentis avec plaisir. L'image de Marie, l'image de notre bonne mère, se trouve donc pour la première fois dans le palais de la gentilité. O mon Dieu ! si le miracle du roi de Monomotapa et ceux de la médaille miraculeuse voulaient se renouveler ! Prions ; Dieu seul dirige tout, lui seul connaît l'avenir. Mais que vont dire les protestants, quand ils sauront que j'ai été porter l'idolâtrie romaine jusque dans ce palais ? Sa Majesté voulut déposer cette statue entre les mains d'un pieux brahme ; il était comique de voir l'embaras où il était pour la recevoir. Je lui dis : Ne craignez rien ; jamais personne n'a reçu de dommage d'une pareille image. Le pauvre diable tremblant me dit qu'il ne craignait rien, mais.... Toute la compagnie et surtout le roi s'amuserent beaucoup de ce scrupule brahminique ; on fit ensuite de nombreuses questions sur notre religion, sur l'usage de cette image. Quatre brahmes se succédaient : mais je n'étais pas seul à répondre, le roi était de mon côté, et souvent il leur fermait la bouche par des réponses péremptoires.... Pourquoi donc, dit l'un d'eux, nous défendez-vous d'avoir des statues de nos dieux ? Alors je répondis : Outre que les chrétiens n'appellent ni n'estiment d'eux les représentations, soit de Jésus-Christ, soit des hommes vertueux, vos statues représentant de faux dieux, vous ne pouvez leur rendre aucun honneur.—Notre Dieu est comme le vôtre, l'unique, l'immense, la paraparavastou, etc.—S'il en est ainsi, veuillez me dire si les trimonites, Brahma, Vishnou, Siva, sont un seul mourti (substance) ou trois ? Alors il établit une comparaison avec les colonels et les majors d'une armée. Je l'interrompis en lui disant : combien y a-t-il dans ce royaume de mahu-suanis, de rois ?—Un. Quelques hauts personnages qu'il puisse y avoir dans ce royaume, il n'y a qu'un roi, qui est ici présent.—Eh bien ! donnez ce nom à d'autres, rendez à d'autres les hommages qui sont dus au seul roi que vous voyez, je vous le demande, ce roi sera-t-il satisfait ? Ils restèrent muets. Un petit accident comique vint interrompre leur sérieux. M. B. avait pendu son chapeau à un clou : arrive un brahme en habit blanc qui donna de la tête contre ce malheureux chapeau. Vous savez l'horreur qu'ont les natifs pour le chapeau. Le pauvre brahme, bien mortifié, se retirait à reculons, comme s'il s'était frappé la tête contre le clou, et toute l'assemblée de rire, surtout le roi, qui était très amusé des grimaces de ce pauvre brahme... Le roi voulut voir le portrait que nous avions donné au ministre. L'on apporta des cachets qui portaient le nom du dieu Rama. Pour s'amuser, il fit venir un brahme, et le lui imprima dans la main ; mais il appuya si fortement que le pauvre brahme en aurait presque pleuré s'il eût osé. En se retirant, il frottait sa main, le roi de rire, en lui disant : Pour porter le sceau d'un Dieu, on peut souffrir un peu....

Sa Majesté me fit demander par son ministre ce que je désirais. Je répondis aussitôt que le pauvre présent que je venais de faire au roi était une faible marque de ma gratitude pour ses bienfaits passés et non un moyen de demander autre chose. Le roi et le ministre étaient assez embarrassés ; plusieurs personnes me pressaient de demander quelque chose, mais je persistai dans le silence. Un heureux hasard nous tira d'embaras. Le roi me demanda comment les travaux de l'église s'étaient faits. J'expliquai le tout, et sans y penser, j'ajoutai : Pour faire construire les trois autels, j'ai dépensé moi-même 250 roupies. Aussitôt Sa Majesté m'interrompit : Quoi ! vous avez dépensé de votre argent pour construire des autels dans un temple bâti par moi ? ce n'est pas juste ; apportez 300 roupies. Tenez, me dit-il en me les faisant remettre, voici la compensation de votre déboursé, je veux que désormais ces autels soient en mon nom.... J'étais confus en les recevant ; mais je ne pouvais refuser. Elles vont être employées à faire le crépisage extérieur, et nous aideront à ordonner nos chambres, car c'est la vieille église qui nous servira de demeure désormais. Ensuite Sa Majesté me pria